

## **Les visages du Mexique dans *El mar y los destierros* de *La novela de mi vida*, la quête inaboutie de José María Heredia**

**RENÉE CLÉMENTINE LUCIEN**  
SORBONNE UNIVERSITÉ  
*renee.lucien@paris-sorbonne.fr*

1. Dans le roman que construit José María Heredia de sa vie mexicaine dans la deuxième partie de *La novela de mi vida* (Padura, 2002 ; 203), *El mar y los destierros*, se déroulent un deuxième voyage et une résidence au Mexique dans des circonstances très différentes qu'en 1819, qui leur confèrent une tonalité beaucoup plus tourmentée. La partie de son existence qui s'amorce en 1825 se solde par une installation définitive du personnage écrivain dans le pays où il cherche un refuge ; ce qui n'est pas sans conséquence dans la configuration générale architextuelle de son roman de l'exil puisqu'elle occupe huit séquences de l'espace romanesque.
2. S'agissant du regard rétrospectif jeté sur la présence d'Heredia dans ce pays, le 30 novembre 1889, un autre poète cubain exilé, José Martí, prononça un discours, à Hardmann Hall, à New York, en hommage à José María Heredia, à l'occasion du cinquantenaire de sa mort. Il y synthétisait son parcours, en faisant ressortir les obsessions du poète et dessinait spatialement les méandres de sa vie à Cuba, sa patrie, et au Mexique. Ce territoire y brille seulement par ses vertus patentes dans les relations tissées entre lui et Heredia et non par ses funestes inclinations : « México es tierra de refugio », d'hospitalité, de générosité, de l'amitié fidèle avec des figures phares de l'indépendance, dont Andrés Quintana Roo, et de reconnaissance de ses compétences de juriste et de sa qualité de poète :

a México va Heredia adonde pone a la lira castellana flores de roble el gran Quintana Roo [...], México le agasaja, como él sabe, le da el oro de sus corazones y de su café, sienta a juzgar en la silla togada al forastero que sabe de historia como de leyes y pone alma de Volney al épodo de Píndaro. [...] Las hermosuras, también allí exhalan al paso del poeta, trémulas, su aroma. Batalla con los "yorkinos" liberales para que no echen atrás "los escoceses" parricidas la república: escribe, canta, discute, publica, derrama su corazón en pago de la hospitalidad, pero no siente bajo sus pies aquella firmeza del suelo nativo, que es la única propiedad plena del hombre, y tesoro común que a todos iguala y enriquece, por lo

que, para la dicha de la persona y la calma pública, no se ha de ceder, ni fiar a otro, ni hipotecar jamás (Martí, 2007 ; 175).

3. Ces paroles d'un autre poète cubain patriote, moderniste celui-là, concentrent, dans un style solennel et emphatique, l'exaltante expérience hérédienne au cours de ce deuxième retour dans un pays connu et ami, mais le Martí exilé reste arc-bouté à l'idée de la patrie vivifiante et souligne que l'énergie d'Heredia, son conatus spinozien, sont minés de l'intérieur par un manque d'assise originel, qui œuvre comme une faille et une faiblesse intrinsèques et insurmontables. Tout le malaise d'Heredia y trouverait son origine.
4. Cette polarisation significative de la vie d'Heredia rencontre, semble-t-il, des échos dans la ligne développée par le récit autodiégétique de *La novela de mi vida*. Il se présente comme celui d'une double quête par le personnage écrivain qui continue d'écrire le roman de sa vie après son départ de son premier territoire d'exil, les États-Unis. Venant de Boston, il s'était rendu jusqu'à New York pour y rejoindre d'autres exilés cubains, dont le père Félix Varela. Son impossible « reterritorialisation » au sens deleuzien du concept, résultant d'une irréductible altérité, d'une incompatibilité avec les mœurs, la culture, la froideur des gens et du climat, causes de son inadaptation irrémédiable au mode de vie dans ces villes américaines, le fit hésiter dans sa recherche d'un refuge plus en accord avec son idiosyncrasie, entre le Venezuela et Santo Domingo, où résidait la famille de son père, le retour à Cuba lui ayant été formellement interdit. Le Mexique, où un premier séjour pour accompagner son père magistrat au service de la Couronne en 1819 lui avait ouvert les portes d'un monde sensible à l'interculturalité, lui apparut alors, en 1825, comme la terre rêvée pour y poursuivre son destin de banni. Dans son autodiégèse, au gré d'un processus d'anamnèse, au sens d'un retour aux sources d'un trauma, il rappelle que sa quête mexicaine lui était dictée par une double nécessité, subordonnée à des enjeux dont l'étude permet d'approfondir les visages qu'offre le pays dans l'économie générale de *La novela de mi vida*. Ce deuxième départ vers le Mexique a été vécu comme un événement dans la trajectoire vitale de l'homme et du poète Heredia entraîné dans les bouleversements de l'histoire, car il marque un avant et un après dans son parcours initiatique. Se sentant d'abord « exiliado », il subit ensuite les affres de l'état d'un « des-terrado ». L'homme arraché à Cuba qu'il a élu comme sa patrie, littéralement la terre sacrée du père, est condamné au bannissement perpétuel par

le Capitaine général de l'île, Dionisio Vives, qui lui refuse la grâce accordée à d'autres conspirateurs de *Soles y Rayos de Bolívar*, engagés dans le combat émancipateur, les plus riches, « aquellos tras cuyos apellidos se acumulaban millones de pesos, ingenios, cafetales y almacenes portuarios » (Padura, 2002 ; 203). Son exclusion de Cuba, qu'il ne reverrait qu'à la fin de l'année 1836, au cours d'une brève parenthèse, ressentie comme profondément inéquitable, oriente le roman de la vie mexicaine d'Heredia qui s'écrit donc autour d'une double quête : « salvar mi vida y buscar una identidad » (Padura, 2002 ; 214).

5. La boussole qui guide son deuxième voyage au Mexique pose d'emblée la question de l'option d'un bouleversement identitaire qui pourrait étonner après l'affirmation d'un attachement si ineffable à un espace, Cuba, à sa cubanité, l'espace étant un fondement de l'identité (Augé, 1992 ; Dauler, 2020 ; Lucien, 2020). Il éprouve douloureusement les retombées de ce que l'on définit comme un déplacement, concept opératoire des études sur les populations exilées et diasporiques (Clifford, 1997). Il n'est pas douteux que dans le projet hérédien, le salut physique ne pouvait se concevoir sans une régénération culturelle et un ancrage spirituel dans une autre patrie accueillante au sein du territoire américain où la langue œuvrait comme un ferment d'union et d'appartenance. Or, l'on observera que cette quête vitale et spirituelle du personnage écrivain poète et engagé dans la vie politique dans le Mexique de 1825 et au cours des années suivantes demeure inaboutie. Sa quête d'une mexicanité qui devait se concrétiser et se légitimer institutionnellement par l'accession à une « *cuidanía* » convoitée se heurte à des obstacles qui jalonnent le récit d'une catabase, d'une progressive descente aux enfers. L'on y voit poindre puis s'installer le désenchantement, l'effondrement des idéaux et de l'aspiration utopique républicaine d'Heredia au cours de ces années mexicaines tandis que se déroule un processus imparable de dévitalisation tant physique que littéraire, de détérioration corporelle assortie d'un assèchement de la pulsion créatrice et de l'inspiration poétique mal compensé par les acclamations mondaines et publiques des cercles littéraires et politiques et les succès sans cesse remis en cause.

## 1. Cubanité ou mexicanité ?

---

6. Alejandro González Acosta, qui s'est concentré sur la période mexicaine de la vie d'Heredia affirme que :

Hoy puede considerarse como un individuo binacional tanto cubano como mexicano. Su importancia está siendo reconocida en su patria de refugio, de la cual, falseando la verdad en algún momento, hasta se declaró nativo, pero adoptó su ciudadanía con la que murió (González Acosta, 2019).

7. Cette affirmation est contestée par l'historien cubain Rafael Rojas, selon lequel jamais Heredia n'obtint cette reconnaissance. « La novela de mi vida » d'Heredia au Mexique prolonge-t-elle le mauvais rêve du banni cubain, dont il espérait pourtant pouvoir se réveiller dans son pays d'accueil ? Le lecteur observe qu'elle est tissée de l'obsession de son acceptation par le pays où il a cherché refuge : les notions de *patria*, *ciudadanía*, *nacionalidad*, *extranjero*, *forastero*, *foráneo*, *exilio* et *destierro* y constituent un fil sémantique et structurant tracé par celui chez qui l'incertitude née d'un éternel sentiment d'être un sans terre est sans cesse réavivée au gré de ses vicissitudes. Cette incertitude se traduit par les fréquentes prolepses annonciatrices de malheurs qui ne manqueront pas d'inverser le cours des étapes heureuses où tout semble sourire à Heredia.

8. La question de la patrie est au cœur de *La novela de mi vida* et de l'essai de Padura, *José María Heredia, la patria y la vida* (Padura, 2003). Si la patrie est par définition la terre du père, celle d'Heredia aurait dû être Santo Domingo où est née sa famille paternelle. Cette possibilité n'est jamais envisagée, tout au plus Heredia pense-t-il y revenir lorsque son séjour aux États-Unis le plonge dans une forme de dépression. Par quels accidents de l'histoire, le Mexique où s'écoule la plus grande partie de son existence ne devient-il jamais une patrie véritable sous le signe d'une américanité partagée ? L'on sait que le sentiment d'une patrie américaine a précédé celui de l'appartenance à une nation dans le processus de construction des identités nationales des ex-colonies espagnoles. Lorsqu'il s'embarque sur la goélette *Le Chasseur*, le 22 août 1825, en direction du port d'Alvarado, il s'agit pour Heredia de sauvegarder sa vie et de trouver un « espacio de identidad ». Qu'entend-il par là, lui qui n'a cessé de se lamenter sur la perte de sa patrie ? Rappelons que c'est symboliquement lors de cette traversée houleuse vers le Mexique, bouleversé par le paysage de sa terre natale et la ville de Matanzas, en proie à la nostalgie et rongé par la jalousie

en imaginant les ébats érotiques de son amante Lola avec son mari Felipillo que lui viennent les vers de son *Himno del desterrado*, dans lequel l'ouragan et la mer sont érigés en vengeurs contre la tyrannie de la Couronne espagnole. *Identidad* signifie-t-il ce qui est identique, si identique que l'on puisse être semblable à ceux qui habitent le nouvel espace au point d'y éprouver un sentiment d'appartenance ? Heredia vient de quitter Varela et Alfonso Silvestre, dont il ne peut prendre congé à cause de sa santé, mais il garde dans la bouche la saveur des repas cubains partagés avec eux. Cependant, outre la langue différente du « zumbido de moscas » auquel est péjorativement comparé l'anglais américain, la solidarité politique du Président mexicain libéral Guadalupe Victoria, soucieux de l'avenir d'une Cuba émancipée du joug espagnol, malgré la défiance de Félix Varela qui s'entête à poursuivre la résistance depuis les États-Unis et dans le cadre de l'église « su labor sediciosa y religiosa », contribue à renforcer l'attrait qu'exerce sur Heredia ce pays où il aura la vie sauve. À cet égard, l'historien Rafael Rojas a souligné les arrière-pensées du Mexique, un pays qui jusque-là, s'était toujours tourné vers l'intérieur, et qui, à cette période, aperçoit les bénéfices que lui apporterait une présence dans la zone maritime des Caraïbes (Rojas, 2009). Mais dans la logique du récit d'une mexicanité problématique, le symbole de l'ouragan qui dévie la goélette vers les côtes de Cuba, n'est que le présage des tourments qui jalonnent sa résidence au Mexique et de son incapacité à se libérer mentalement de Cuba et de sa cubanité.

Salvado y feliz me sentí al poner pie en tierra de México aquel 15 de septiembre de 1825. Muy lejos de mi imaginación estaba la idea de que pasaría en este país casi toda mi vida adulta y más distante aún andaba yo de imaginar cuántos jirones de mi carne dejaría en esta tierra, como uno de esos condenados por el fanatismo, sacrificados a filo de pedernal al pie del teocalli de Cholula (Padura, 2002 ; 221).

9. Les prolepses du récit autodiégétique de la séquence 15 de la deuxième partie du roman corroborent ce schéma, de même que la construction en hyperbate des deux adjectifs introduits par des superlatifs et la proposition indépendante, expression d'une répétition compulsive de l'objet de sa quête en terre mexicaine et de son échec. Tout cela résume la profondeur de l'abîme qui se creuserait, au cours de son existence sur cette terre promise du salut, entre le pays réel et le pays rêvé. Son désir de mexicanité se heurterait à une violence destructrice ressentie jusque dans son corps, « a filo de pedernal », qu'il n'hésite pas à inscrire référentiellement et historiquement

dans une tradition préhispanique, celle exercée par un pouvoir mu par le fanatisme politique, comme l'avaient exercé les Aztèques, experts en tyrannie et en sacrifices humains, ainsi que le clamait son poème « En el teocalli de Cholula ». Dès lors, le récit de la mexicanité frustrée d'Heredia se coulera dans une suite de renversements auxquels s'attend le lecteur mis sous influence par son narrateur même si la conquête d'un espace d'identité et d'appartenance lui est promise par le partage de la langue, la chaleur de l'amitié à Jalapa, Veracruz, Toluca et México, sa relation avec José María Pérez, Blas de Osés, Anastasio Cerezero, et la possibilité d'exercer sa profession d'avocat, enfin une familiarité culturelle nourrie par une connaissance de lieux historiques découverts lors de sa première venue en 1819.

10. En 1825, son sentiment de félicité s'exalte d'abord par l'expression d'une plénitude et le pays rêvé semble coïncider avec le pays réel : « Todo en el México de 1825, en medio del invierno benigno de esa región, parecía empeñado en restañar las heridas de mi cuerpo y mi ánimo » (Padura, 2002 ; 223). Le corps d'Heredia, qui est aussi celui de sa cubanité en exil et blessée, et désormais installé dans un autre espace identitaire, est évoqué comme un corps exposé aux agressions de l'histoire, un organisme souffrant qui cherche sans cesse à panser des stigmates que lui inflige son environnement. L'espoir de régénération s'accompagne d'un enthousiasme vivifiant et il tire des bienfaits physiques et psychologiques du climat de la région de Veracruz semblable à celui de Cuba et très différent de celui de Boston ou New York, des espaces mortifères où son intégrité physique a été mise en péril par une pneumonie propice à une future atteinte pulmonaire beaucoup plus grave, la phtisie. En grâce auprès du président Victoria, il obtient un poste prestigieux de magistrat du district de Veracruz, lui assurant une vie aisée. Veracruz, sur le versant caribéen du pays, par son climat pourrait donc se constituer en espace identitaire, où il accueillerait sa mère, et l'on voit donc s'amorcer un probable enracinement. Mais au fil du récit, il sera loisible d'observer comment la bipolarité des états physiques et mentaux du personnage écrivain, entre sentiment de régénération, de mélancolie (Altenberg, 2001) et dépression, structure tout le roman de sa mexicanité, en s'affirmant comme un obstacle à la consolidation d'un sentiment d'appartenance et participe de la paratopie du « desterrado » hérédien (Lucien, 2020). Quant au destin politique que lui réserve ce pays, il est sans cesse propice aux renversements qui rejaillissent sur la dévitalisation de l'homme et du poète.

## 2. L'expérience politique, entre exaltation et désabusement d'un étranger

---

11. Heredia retrace chronologiquement son engagement dans la vie politique agitée du Mexique comme une fatalité, où il lutte, pris dans le tourbillon des conflits entre libéraux et conservateurs, entre fédéralistes et centralistes, où l'entraînent des forces qui le dépassent : « a pesar mío ». Aussi s'insère-t-il, en invoquant le destin tragique des poètes romantiques aux prises avec la violence de l'histoire, dans le contexte des luttes nationales, dans l'illustre cohorte composée du Vénézuélien « el maestro Andrés Bello », de l'Anglais, « el gran Byron », du Russe, « el sublime Puskin » (Padura, 2002 ; 248), avec qui il partage le destin d'exilé et dont il envie l'héroïsme sur les champs de bataille. Dès son arrivée à Jalapa, et tout au long de son récit analeptique sur les années qui suivent, la perception par Heredia d'une ambivalence des Mexicains à son égard ne cesse d'être mise en lumière. Il soupçonne que des manigances auraient empêché son accueil en hôte illustre par le président du Mexique, présage d'une hostilité dont il fera sans cesse les frais : « alguna extraña razón había impedido que yo recibiera en Nueva York una invitación y un pasaporte similares a los de Varela, expedidos por el presidente Victoria, con los cuales me hubieran hecho huésped ilustre del país » (Padura, 2002 ; 222).
12. Si de prime abord, le président mexicain est saisi d'incrédulité devant l'état physique d'un Heredia âgé de 22 ans, dont le prestige de poète talentueux et la réputation de conspirateur sont ternis par son état de délabrement et son aspect misérable, il se produit pourtant un heureux renversement. Sa première rencontre avec le président libéral lui confère le confort matériel d'une vie de palais, mais surtout, l'intérêt porté par Victoria au sort de Cuba augure d'un rôle politique important qu'il pourrait jouer à l'avenir. L'utopie républicaine qu'Heredia appelle de ses vœux semble s'incarner sous ses yeux : le Mexique offre, en cette année 1825, le visage modèle d'une nation lancée sur la voie du progrès, portée par un élan démocratique qui contraste avec l'agitation et le *caudillismo* de l'année 1819-1820 de Agustín de Iturbide, qui s'était autoproclamé empereur, en trahissant les idéaux de l'indépendance. Éloigné du combat dans sa patrie cubaine en faveur des principes auxquels il croit, et se sentant pleinement partie prenante du mouvement politique qui anime le Mexique républicain, Heredia se donne corps et âme à la réussite de ce modèle en mettant au service de celui qui l'incarne à ses yeux sa plume et sa puissance rhétorique. L'évocation par

Heredia de son portrait réalisé à cette phase d'un rétablissement physique, d'une intégration salutaire, où il est acclamé dans les salons politiques et littéraires, le dessine comme un double du jeune Simon Bolivar romantique, celui qui jurait de libérer l'Amérique espagnole, pas de l'homme d'État ambigu qui, comme le souligne Rafael Rojas, fut habité par « una idea melancólica del poder imperial », par « sus ambivalentes sentimientos sobre Napoleón y su relación con el hijo de Agustín de Iturbide a quien hizo su edecán antes de morir » (Rojas, 2009 ; 326), et fleurta avec le césarisme par goût exacerbé du pouvoir. Heredia, qui avait par ailleurs exprimé dans sa poésie sa désillusion quant à cette tournure prise par la trajectoire politique bolivarienne<sup>1</sup>, dans le roman de sa vie mexicaine où, en de multiples circonstances il se trouve aux prises avec l'hubris et la violence politique du général Antonio López de Santa Anna, de Anastasio Bustamante puis de Manuel Gómez Pedraza (Padura, 2002 ; 251), accorde une place au Bolivar de la Grande Colombie dans cette histoire politique marquée par la déraison :

Doloroso me fue vislumbrar cómo las alternativas de México se reducían al despotismo o la anarquía. Era evidente que un demonio terrible parecía turbar la razón de los republicanos americanos, haciéndolos enfrentarse unos a otros, en pos de la más despreciable fruta del infierno: el poder. Bien lo sabía la Gran Colombia de Bolívar. Ahora México lo ponía en práctica (Padura, 2002 ; 240).

13. En étudiant l'ample éventail des formes génériques transgressées et renouvelées dans *La novela de mi vida*, Sabrina Wanjstraub (2022) y repère celle du roman du dictateur. Des figures despotiques, taxées de tyran, s'intègrent dans cette typologie, à l'image du Capitaine Général de Cuba, Miguel Tacón qu'affronte Heredia dans un combat inégal, de Ferdinand VII, assimilé au monstrueux empereur romain, Tibère, dans la pièce traduite par Heredia et jouée sous le titre de *Cayo Graco*.

14. L'instabilité politique et la fragilité des fondements du républicanisme contrarient sans cesse la quête d'une mexicanité par Heredia qui se traduise par sa légitimation administrative. Dans la séquence 16, s'impose à lui la brutalité de sa disqualification en tant qu'étranger :

De pronto todo cambió: vívidamente sentí cómo el puñal artero se clavaba en mis espaldas, y supe en un instante que la ilusión de haber encontrado en

1 Heredia a exprimé son désenchantement vis-à-vis de Bolívar : « Creador de tres naciones, / ¿te querrás abatir hasta monarca? / ¡Vuelve los ojos...! A Iturbide mira / que de Padilla en la fatal arena/paga de su ambición la dura pena ».

México una nueva patria no pasaría de ser eso, una ilusión que empezó a deshacerse como el humo ante mis ojos (Padura, 2002 ; 237).

15. Les plaies métaphoriques des coups d'un poignard hypocrite filent celles des « jirones de mi carne » déjà évoquées. Au cœur de la douleur éprouvée par Heredia, symptomatique de sa désillusion et de son désenchantement, ses interrogations sur sa nationalité et son intégration dans la société mexicaine le poursuivent pendant ses quinze années de résidence, dans le contexte d'un rude affrontement entre francs-maçons du rite écossais et du rite new-yorkais : « Con horror descubrí hasta qué punto la lata política del país se decidía en las capillas secretas de las logias masónicas [...] yorquinos confrontados con escoceses ». Le sénateur conservateur, de l'obédience écossaise José María Alpuche, attise l'hostilité à sa nomination de juge du district de Veracruz par le Président Victoria, adepte du rite new-yorkais, la même obédience que celle d'Heredia. « Molesto por el ataque, le pedí al presidente me confirmara la ciudadanía... ». Sa carrière professionnelle favorisée par le président s'en trouve ainsi entravée par le Sénat, au prétexte qu'il est étranger, mais la tentative de fraude à propos de son âge et de son année d'étude à Santo Domingo, prouve son désir de voir aboutir sa quête de mexicanité atteste son souhait immodéré d'obtenir son intégration dans la vie administrative et judiciaire. L'échec de cette tentative aiguise le sentiment d'incertitude identitaire d'Heredia et le déstabilise : « comprendí que nada de lo que hacía tenía sentido », son statut d'étranger le poursuit dans un climat politique où le nationalisme exacerbe la xénophobie des chefs de factions politiques.
16. L'élection du conservateur Manuel Gómez Pedraza consolide les courants hostiles aux étrangers. Il s'agit des Espagnols péninsulaires, ces « gachupines » que le gouvernement voudrait bouter hors du pays, notamment dans un contexte de volonté de reconquête du Mexique par l'ancienne puissance coloniale espagnole, mais cette xénophobie s'étendra à tout étranger, dont Heredia lui-même. Ils sont accusés de s'être emparés des pouvoirs législatifs, des rênes de l'économie et de la vie politique (Padura, 2002 ; 239). C'est une tradition politique des régimes autoritaires que de fabriquer des ennemis de l'intérieur aux dépens desquels s'assouvissent les pires instincts d'un peuple manipulé, dénoncée par Heredia comme l'origine d'une instabilité politique incessante « sumir al nuevo país en el caos y en la rapiña de los que no parece poder salir ». La protection dont il fait l'objet et les charges qu'il obtient ont leur contrepartie faite de violence,

voire d'immoralité et de violation des principes républicains. Il est procureur de México et doit se compromettre en prenant part, dit-il, « a mi pesar », à la répression où il assiste à des « mutilaciones y muertes » contre la sédition de ceux qui mettent à sac les commerces de la capitale. Le roman de la vie mexicaine déploie le cours inexorable d'une confrontation à la violence exacerbée entre factions qui ponctue les phases d'alternance entre grandeur et décadence d'Heredia dans la vie politique du pays, notamment en raison de ses liens trop étroits avec López de Santa Anna, noués dès son arrivée à Jalapa. Dans les « repúblicas etéreas », la « república de veletas » mexicaine (Rojas, 2009), cet archétype du caudillo corrompu, (Santa Anna est surnommé Quinceañas en raison de sa cupidité) que fustigea le militant, moine dominicain mexicain et indépendantiste Fray Servando Teresa de Mier, fait figure de contrepoint au modèle de dirigeant incarné par Guadalupe Victoria. Heredia rappelle la teneur du discours qu'il prononça en septembre 1828 pour commémorer le Grito de la independencia, dans lequel il énonça des principes de théorie politique auxquels il adhérait : « La justicia es la base de la libertad, que sin la justicia no puede haber paz. Sin paz no puede haber justicia ». Ceux-ci furent aussitôt violés par la « orgía política » puisque López de Santa Anna, la girouette, se souleva à Jalapa contre le Sénat. Cette métaphore suppose l'écœurement d'Heredia face à ce qu'il constate, l'échec des républicains américains à mettre en pratique les principes démocratiques, par soif du pouvoir, comme dans la Grande Colombie de Bolívar. « Empezó a rondarme la idea de irme de México, donde con frecuencia yo era tildado de extranjero » (Padura, 2002 ; 240). L'on peut s'interroger sur l'absence dans le récit hérédien de l'histoire mexicaine, en cette année cruciale de 1829, de toute référence à Vicente Guerrero, héros de l'indépendance et de la Trigarante, qui avait combattu en 1821 contre Iturbide, élu par le Congrès comme deuxième président à la suite de Guadalupe Victoria, et situé dans le camp libéral opposé au camp de oligarchies dont le conservateur Manuel Gómez Pedraza défend les couleurs. Par ailleurs, aussi étrange que cela paraisse, pour étayer son récit sur l'effrayante instabilité politique du pays, Heredia qui a été le protégé de Guadalupe Victoria, confond celui-ci avec le président Gustavo Guerrero, mort par décision d'un conseil de guerre anticonstitutionnel et fusillé le 14 février 1831, par ordre du vice-président de son même camp, Anastasio Bustamente (Padura, 2002 ; 249). Cette disparition de Guerrero dans l'imaginaire historique du récit hérédien tendrait-elle à minorer le rôle de cette figure ? La prétendue

exécution de Victoria dans un récit reposant apparemment sur une recherche historique précise menée préalablement par l'auteur du roman *La novela de mi vida* viserait-elle, dans une volonté de réécrire l'histoire, à majorer les excès atteints par les ennemis de la République ?

17. L'histoire de l'émancipation américaine lie très étroitement Cuba et le Mexique pour des raisons de sauvegarde de l'intégrité de ce pays. Tant que Cuba demeure une colonie espagnole à l'entrée du Golfe du Mexique, cette nation dont l'indépendance n'est pas reconnue par l'Espagne reste sous la menace permanente d'attaques de l'ancienne puissance impériale qui ne cessent de se répéter. La conspiración del Águila negra de la Junta Patriótica cubana articulée à des loges maçonniques cubaines trouve un appui du côté de Guadalupe Victoria et en 1829, le nom d'Heredia apparaît dans une « correspondencia criminal » qui lui vaut une condamnation à mort bien qu'il eût décidé de n'y point participer. Le Capitaine général Dionisio Vives, informé par le ministre espagnol aux États-Unis, avait décidé de cette condamnation, lui interdisant à jamais des retrouvailles avec l'île. Une fois de plus, la tournure prise par les événements politiques pèse d'un poids très lourd et démoralisant sur la conscience politique d'Heredia. Le constat qu'il dresse est celui d'un perdant, dénué d'héroïsme :

Poco pude hacer yo en el terreno de las armas, por la libertad de Cuba [...] poco por la libertad democrática de México [...] en México donde cada vez más me tildaban de extranjero, los nuevos dictadores me ponían en las listas negras por haber pretendido defender lo que creía necesario y honorable defender: un gobierno electo y una Constitución aprobada por la mayoría (Padura, 2002 ; 248).

18. Les retombées favorables de l'accession au pouvoir du général dictateur Santa Anna et l'élection d'Heredia comme député de Mexico n'eurent pas raison de sa capacité de résistance aux arrêtés arbitraires de son gouvernement cupide et la création d'un nouveau journal *El Fanal*, pour satisfaire une intégrité morale mal acceptée par les autorités, lui valut d'être « acusado de ser un asalariado de los enemigos del pueblo al servicio de poderes foráneos » (Padura, 2002 ; 252), un ennemi intérieur au service des ennemis extérieurs, l'Espagne la première. Le pays où il était venu en quête de salut s'était transformé en espace de mort, en un piège mortel qui trouvait son répondant à Cuba avec la nomination du despotique Tacón comme Capitaine général (1833-1837). Il ressort de l'autodiégèse d'Heredia la traduction de la faillite du grand récit du républicanisme américain et de

l'aspiration à la démocratie trahie par une élite avec laquelle Heredia prend ses distances en témoin et acteur désabusé et mélancolique, dans cette tradition de l'imaginaire républicain mêlant la *vanitas* et le pouvoir de l'infortune qu'a étudiée Rafael Rojas : la « locura política » mexicaine, source du rejet qui mine Heredia, le dévitalise car le désenchantement a amoindri l'élan combatif de l'ex militant et l'élan créatif du poète, tout autant que la maladie qui défait son corps sans cesse plus affaibli.

### **3. Heredia, poète cubain ou mexicain ?**

---

19. Pour la postérité littéraire, l'œuvre d'Heredia relève du canon littéraire mexicain, son influence sur les jeunes poètes est encore à l'étude. Alfonso Reyes et Iván A. Schulman intègrent naturellement le poète, l'inlassable éditeur et fondateur de revues littéraires, parmi les figures marquantes de la vie littéraire, en insistant surtout sur le poème écrit en 1819, « En el Teocalli de Cholula » (Iván A. Schulman, 2010). *La novela de mi vida* montre un personnage écrivain porté par un élan discontinu vers l'écriture, entre deux états, l'un de tension, l'autre d'abattement stérilisant.
20. Le roman *Jicoténcatl* qu'Heredia évoque comme une œuvre ratée, imprimé en 1826 à Philadelphie, également attribué à Félix Varela, traite symboliquement d'une figure héroïque de l'histoire mexicaine préhispanique. Dans la trajectoire littéraire tracée par Heredia dans le roman de sa vie, il est dans la ligne de « En el teocalli de Cholula », de la poésie des ruines et de la grandeur funeste, puisqu'Heredia a été attiré par la légende de ce cacique indien pendant son premier séjour de même que les poèmes furent écrits à la même époque. Cependant, le roman, très singulier par le traitement de la figure du cacique, sujet à reniement et à controverse, ne méritant pas la gloire car jugé imparfait par son auteur, vaut parce qu'il inaugure un genre, « la novela histórica ». À l'image de la relation complexe, paradoxale, de son auteur à la société et à l'identité mexicaines, de sa quête d'une mexicanité inaboutie, il fait l'objet tantôt de la reconnaissance d'une auctorialité, tantôt d'un reniement de la part d'Heredia. Mais, en mettant l'accent dans le récit sur sa publication par Heredia, l'auteur de *La novela de mi vida*, et auteur lui-même d'un nouveau roman historique, fidèle à sa logique d'une consolidation de la stature du personnage écrivain Heredia comme fondateur d'une littérature, redonne ses lettres de noblesse

à *Jicoténcatl*. Le livre de poèmes que parvient à publier Heredia en 1825, grâce aux deux imprimeurs allemands et à l'encouragement de Varela, bien qu'expurgés par autocensure des vers patriotiques en faveur de l'indépendance, lui valent une autorité dans le domaine poétique, simultanément au Mexique, à Madrid, Londres, Caracas, à Paris et aux États-Unis. Le Mexique où il cherche refuge est donc à ses yeux une république des lettres où résonne son nom et son arrivée y est précédée de l'aura du plus « huracano de los románticos hispanos » et du poète le plus civique de la langue (Padura, 2002 ; 214). Dans la vie intellectuelle et culturelle, sa réputation s'affirme par la représentation de pièces de théâtre qu'il a traduites, *Abúfar* de Ducis et *Sila*, de Jouy. Il prend part à la création de la revue littéraire *Iris*, publie quelques poèmes et son audience s'accroît dans la plus haute sphère politique, en relation avec les institutions telles que le nouvel Institut des Sciences, des Arts et de la littérature, et il se lance dans un essai philosophique sur l'Histoire Universelle.

21. Mais l'énergie créatrice fait défaut au poète encore taraudé par la nostalgie et le salut qu'il semble avoir trouvé s'accompagne d'une stérilité qui assombrit l'atmosphère de louanges dont il se sent entouré :

Tal vez la muestra mayor y más dramática de esa ausencia lacerante sea la poca poesía que escribí por estos días al parecer felices, como si los versos se negaran a compartir la suerte de un hombre aclamado en los salones de la alta sociedad política y literaria.

22. Ce sentiment de frustration est renforcé par les remarques contenues dans les lettres de son ami Domingo del Monte, pour qui les traductions d'œuvres étrangères, comme *le Tibère* de Chermier par Heredia ne compensent en rien le vide de sa création.

23. Mais l'incertitude caractéristique d'Heredia, même dans les moments où la tranquillité règne à nouveau autour de lui, œuvre comme un appel à reprendre la plume, portée par ses principaux pôles d'inspiration : une nouvelle muse, Yacoba Yáñez, la très jeune fille mexicaine d'un magistrat, ami de son père, dont il se réjouit de faire l'initiation sexuelle, et la patrie. En 1827 :

yo presentía la proximidad de nuevas tormentas y quizá por esa incertidumbre la poesía casi desaparecida por largo tiempo, volvió a visitarme y escribí por esos meses varios poemas dedicados a Jacoba, y también algunas de mis últimas obras de aliento patriótico.

24. Alors qu'il se sait indésirable à Cuba, sa renommée de poète n'y est nullement ternie, bien au contraire, au moment où il se sent rejeté par l'effet délétère des querelles politiques au Mexique, où il vit accablé et privé de respiration. Il se prend à mesurer ce que serait sa vie à Cuba, même sous la répression d'un capitaine général, bien plus gratifiante car sa poésie y était acclamée tandis qu'à México, son souhait de publier une nouvelle édition de ses poèmes *Poemas americanas* n'aboutit pas par manque d'éditeurs capables d'assouvir son désir (Padura, 2002 ; 239). Pire encore, à vingt-six ans, Heredia se dit victime de manigances de José Antonio Saco, surnommé Saquete, et des Cubains qui instrumentalisent sa poésie, en l'expurgeant de ses idéaux, en dynamitant son image de poète romantique engagé dans le combat pour la liberté de son pays. Pris entre l'horreur que lui inspire l'état anarchique du Mexique et l'absence d'espoir dans une libération de Cuba, ce ne sont plus des vers empreints de passion amoureuse et d'élan patriotique qu'il écrit mais l'expression de la fin d'une trajectoire poétique. Dans son analyse rétrospective de ses vicissitudes, Heredia n'a de cesse de mettre en corrélation la faiblesse de son pays qu'il fustige au nom de ses aspirations indépendantistes, de son amour de la liberté et de son rejet de l'horreur esclavagiste, et la décroissance de sa force créatrice. En 1829, dans le contexte d'une polémique déclenchée par Ramón de la Sagra, détracteur de la poésie hérédienne, un plagiaire de Kant, dont tire bénéfice José Antonio Saco, les fameux vers « Templad, mi lira... » du poème *Niágara* laissent la place à un testament, « Desengaños ». La lyre d'Orphée se brise et se tait : « Cerré mis libros, quebré mi lira », « Escribí y lloré sobre mi destrozada lira ». Ce testament d'un poète civil et patriote est une réponse à l'adultération de son œuvre et de son utilisation par Saco pour, au bout du compte, lui ôter son aura singulière. Cette perte de vitalité du poète s'inscrit dans un climat mexicain d'attaques contre la littérature, sous le gouvernement du conservateur Anastasio Bustamante, on censurait et brûlait des livres avec la bénédiction du clergé. Le Mexique l'épuise physiquement, le démoralise et ne l'inspire plus comme ce fut le cas à l'époque du *Teocalli de Cholula*. Heredia s'interroge alors sur les raisons du tarissement de la lave poétique et du dessèchement qui caractérise son style : « La poca poesía que logré escribir resultó ruda y cerebral, sin una gota de la sangre caliente que circuló por cada uno de mis versos juveniles. » « Las penas me habían tornado en un hombre prematuramente envejecido, decepcionado, e incluso, acosado en el país donde había vivido más años en mi vida. » Ce qu'il publie en

1831, ce sont des tomes d'une *Historia Universal*, à son sens peu aboutie, inspirée de Tytler qu'il admire, alors que sa sensibilité émoussée le prive de ses élans lyriques. La lyre d'Heredia, mort à 36 ans, est-elle devenue muette ? Peut-on rester un écrivain vivant et fécond hors de Cuba ? Cette question parcourt *La novela de mi vida*, pour Heredia, mais elle concerne aussi Eugenio Florit et Fernando Terry.

25. Le Mexique, terre où se détériore le corps d'Heredia, où décède de maladie son aînée María de la Merced, emportée par la dysenterie en 1829, lui semble être le territoire où s'exerce un châtement divin de plus en plus implacable, en paiement du bonheur qu'il avait précédemment connu avec Jacoba et dans sa situation éphémère de bien-être matériel. Un progressif sentiment tragique de la vie sans remède empreint la sensibilité d'un écrivain personnage enfermé dans son projet de revoir Cuba. Symboliquement, même la nourriture cubaine, obsessionnelle dans le récit d'Heredia, mangée à la table du couple formé avec Jacoba, bien que préparée à la façon des Noires de son île, est impuissante à renforcer un corps en état de dépérissement et que seul un retour dans l'île et une nourriture absorbée à Cuba auraient les vertus de régénérer. Au Mexique s'est donc construit le récit de la *vanitas*, celui de la fragilité des corps et de la vie, autant que celui des succès littéraires et politiques. Dans le récit de la dévitalisation et de l'inaboutissement du rêve mexicain d'Heredia, il convient de s'attarder sur la place accordée à son épouse mexicaine Jacoba, sans qui certaines de ses publications n'auraient pas vu le jour et n'aurait pas été menée à son terme l'écriture du manuscrit de ses Mémoires qu'il inscrit à quatre mains avec elle sur le papier, l'année de sa mort. Lui est dédié l'un des deux tomes de l'édition de 1836 de ses poèmes qu'il édite à Toluca grâce à sa maîtrise du travail typographique et faute d'avoir pu recueillir la somme nécessaire à la suite d'une transcription lancée à Cuba et d'avoir pu trouver des imprimeurs mexicains. Elle en a assuré la révision, et la dédicace à son épouse relectrice de son œuvre renvoie en miroir la dédicace systématique de ses romans par Leonardo Padura à Lucía López Col : « la ayuda de mi buena Jacoba », induisant une cubanisation de Yacoba Heredia Yáñez. Il est notable que dans la maison d'Heredia, tout baigne dans une cubanité si marquée que sa fille Loreto se plaît à affirmer son identité de cubana et même de matancera. En 1837, après son dernier voyage pèlerinage à La Havane, s'impose à Heredia la nécessité d'un partage de l'écriture de ses Mémoires avec Jacoba Yáñez. Celle-ci supplée en partie l'écrivain épuisé

par la maladie et presque moribond, pour inscrire sur la page blanche le récit de sa vie : « El último tercio de la historia en cambio ya era terreno exclusivo de Jacoba, debido a la incapacidad física del protagonista de ocupar una silla y escribir por sí mismo la agonía de la decadencia final ». La métaphore de l'écriture comme partition jouée à quatre mains par le Cubain Heredia et la Mexicaine Jacoba devrait signifier un patrimoine littéraire commun mais en réalité, c'est Heredia qui distribue les rôles, reste le maître de son récit, en concentrant la lumière sur une trajectoire de poète vouée à l'exaltation de Cuba et de la naissance de sa littérature, celui de l'écriture des malheurs et du désenchantement étant dévolu à Jacoba. L'espace de désolation où s'écrit ce manuscrit, près de la majestueuse cathédrale de Mexico, symbolise la quête inaboutie d'une mexicanité heureuse par Heredia et bien qu'il les écrive au Mexique, il destine ses mémoires à Cuba et à son fils cubain né de ses amours avec Lola Junco, car Heredia est le poète national et fondateur de la littérature cubaine.

26. La quête d'Heredia aboutit au constat d'une impossible appartenance à une autre patrie que celle qu'il a élue. Son sentiment d'exil demeure inextinguible jusqu'à sa fin dernière. Il demeure enfermé dans Cuba comme le sera le poète Eugenio Florit visité à Miami par Fernando Terry.

## **Bibliographie**

---

ALTENBERG Tilmann, *Melancolía en la poesía de José María Heredia*, Madrid/Frankfort/Iberoamericana Vervuert, 2001.

CLIFFORD James, *Routes, Travels and Translation in The late Twentieth Century*, Cambridge, Massachusetts, London, Harvard University Press, 1997.

DAULER Claire, « La cubanité littéraire au prisme du roman historique dans *La novela de mi vida* de Leonardo Padura », *La novela de mi vida : miscellanées*, *Crisol*, n° 13, 2020. <https://crisol.parisnanterre.fr/index.php/crisol/article/view/322/349>

GONZÁLEZ ACOSTA Alejandro, «Apuntes para una historia de la presencia de Cuba en México », *Cubaencuentro Cultura*, 23/09/2019.

GUICHARNAUD-TOLLIS Michèle, « L'exil fondateur dans *La novela de mi vida* de Leonardo Padura (2002) », *La novela de mi vida : miscellanées, Crisol*, n° 13-2020. <https://crisol.parisnanterre.fr/index.php/crisol/article/view/314/340>, consulté le 04/02/2022.

LUCIEN Renée Clémentine, *La novela de mi vida*, Atlande, 2020.

MARTÍ José, *Ensayos sobre arte y literatura*, Selección y prólogo de Roberto Fernández Retamar, Artextos, Édition Paris, 2007, p. 175.

PADURA Leonardo, *La novela de mi vida*, Barcelona, Tusquets Editores, « Andanzas », 2002.

\_\_\_\_\_, *José María Heredia, la patria y la vida*, La Habana, Ediciones Unión.

ROJAS Rafael, *Las repúblicas de aire, Utopía y desencanto en la Revolución de Hispanoamérica*, Madrid, Santillana Ediciones Generales, S.L, 2009.

SCHULMAN Iván A., «Cubanos en México: “dos mexicanos más”», *Literatura mexicana XXI*, 2010.

WAJNTRAUB Sabrina, « Des enjeux micro et macro d'une analyse architextuelle de *La novela de mi vida* (2022) », *La novela de mi vida : miscellanées, Crisol*, n° 13, 2020. <https://crisol.parisnanterre.fr/index.php/crisol/article/view/314/340>, consulté le 04/02/2022.